

Henri VanLier, Anthropogénie

Recherches sur la constitution continue d'Homo  
comme état-moment d'Univers

(SDGL 1995 - Quatrième état : janvier 1997)

## DEUXIEME PARTIE - LES ACCOMPLISSEMENTS

Les huit premiers chapitres de l'anthropogénie nous ont fait parcourir les virtualités de base d'Homo. Nous allons dans les onze chapitres suivants parcourir les développements de ces virtualités, sous les titres de tectures <10>, images détaillées <11>, musiques détaillées <12>, dialectes <13-14>, écritures <15>, mathématiques et logiques <16-17>, théories des choses <18>, théories d'Homo indirectes et directes <19-20>. Non sans avoir remarqué, dans un chapitre préalable <9>, que ces étapes ont suivi un ordre obligé selon trois "mondes".

Il ne s'agit pourtant pas d'histoire. Mais bien d'évolution. Quand on parle d'histoire d'Homo, on suggère plus ou moins qu'il existe une espèce donnée, qui se serait faite, il y a 3 MA, ou 1MA, ou 100mA, ou 30 mA, et dont alors on n'aurait plus qu'à suivre les aventures, en croyant du reste qu'on les comprend aisément, puisqu'il s'agit du même "être". Au contraire, ce que veut remarquer l'anthropogénie c'est qu'il n'y a pas d'espèce hominienne stable, et moins encore d'humanité, qu'il n'y a jamais eu que des vivants particuliers, des spécimens, qui assurément répondent à l'idée d'espèce, puisqu'ils se reproduisent exclusivement entre eux durant un temps, mais qui, comme tous les spécimens de toutes les espèces, ne sont jamais qu'un état, ou plutôt une suite d'états locaux et transitoires dans un processus qu'on appelle l'Evolution, elle-même inscrite dans l'Univers.

D'autre part, les vivants hominiens, en plus de leurs constantes mutations biologiques, ont et littéralement sont des objets techniques et des signes, qui eux aussi ont évolué constamment. Ainsi, il n'y a pas eu un beau jour "l'image", dont l'histoire depuis nous raconterait des péripéties, mais bien "des images" qui ont connu des stades d'existence, en une autoinvention dont les étapes ne sauraient être omises ou inversées. Elles ont d'abord ignoré le cadre, puis se sont cadrées, puis sous-cadrées, puis ont créé une distance devant leur cadre, puis ont dissocié leurs cadres, etc., en une sorte de phylogenèse sémiotique. Avec chaque fois des conséquences radicales sur la perception, l'idéation, la politique, l'économie d'Homo. Donc sur ce qu'a été à tel moment Homo, et qu'il ne sera plus jamais par la suite.

C'est dans cet esprit évolutif radicalement <15D6d> que l'anthropogénie va envisager maintenant les développements d'Homo, ou ce que l'anglais appellerait suggestivement ses achievements.

## Chapitre 10 - Les trois "mondes"

- A. UNE ARTICULATION TOPOLOGIQUE A PRIORI : CONTINU PROCHE,  
CONTINU DISTANT, DISCONTINU
- B. UNE ARTICULATION EN "MONDES" : MONDE 1, MONDE 2, MONDE 3
- C. UNE ARTICULATION PHYLOGENETIQUE
  - 1. Le continu proche ascriptural du MONDE 1A :  
Afrique noire, Polynésie
  - 2. Le continu proche scriptural du MONDE 1B :  
Sumer, Egypte, Olmèques-Maya-Aztèques, Chine  
et Inde archaïques (les empires primaires)
  - 3. Le continu distant du MONDE 2 :  
la Grèce et l'Occident
  - 4. L'ambiguïté entre continu proche et continu distant  
dans le MONDE 2-1B : l'Iran, l'Inde, la Chine,  
le Japon après les conquêtes d'Alexandre, l'Islam,  
l'Occident durant le haut Moyen Age
  - 5. Le discontinu du MONDE 3 :  
l'ingénierie généralisée contemporaine
- D. UNE ARTICULATION DEGAGEANT L'HOMINIEN SOUS L'HUMAIN ET L'INHUMAIN

Avant d'aborder les accomplissements d'Homo sur des thèmes plus particuliers comme les tectures, les images, les musiques, les dialectes, les écritures, etc., l'anthropogénie, en tant qu'épistémologie et ontologie phylogénétiques, doit se demander s'il se trouve un minimum d'ordre obligé et général par lequel l'animal technico-sémiotique et possibilisateur a dû nécessairement passer à mesure qu'il variait et se sélectionnait.

#### A. UNE ARTICULATION TOPOLOGIQUE A PRIORI : CONTINU PROCHE, CONTINU DISTANT, DISCONTINU

Si une séquence obligée existe, il faut s'attendre à ce qu'elle concerne ce qu'il y a de plus original dans Homo, c'est-à-dire la segmentarisation, la transversalisation, la distanciation, cette distance particulière que les spécimens hominiens introduisent dans leur saisie des choses du fait qu'ils transforment leur environnement en segments techniques et sémiotiques <2A>. A ce compte, il faudrait s'attendre à ce que cet ordre temporel engage les catégories fondamentales de l'espace, donc celles de la topologie générale, qui sont vraisemblablement aussi celles de toute vie et de toute culture.

Quatre termes s'imposent alors à l'attention : le voisinage, l'éloignement, la continuité, la discontinuité. Somme toute, il y a là deux couples : proche/éloigné, continu/discontinu. Ces couples n'ont pas la même force articulatoire. Celui du continu/discontinu est très exigeant. Celui du proche/éloigné l'est moins. Les grands moments des développements d'Homo auraient ainsi tenu en une suite quasiment obligée : (1) continu proche ; (2) continu distant (distancié, distanciateur) ; (3) discontinu. Car on voit mal comment le discontinu aurait précédé le continu. Et comment dans ce dernier, le distant aurait précédé le proche.

#### B. UNE ARTICULATION EN "MONDES" : MONDE 1, MONDE 2, MONDE 3

Si cette articulation générale est valable, elle a dû engager chez Homo non seulement la topologie, mais aussi la cybernétique et la logico-sémiotique, et même la présentivité, donc ce que l'anthropogénie appelle d'un mot le destin-parti d'existence des spécimens singuliers, des groupes, des oeuvres <6L>. Et elle a dû régner, car les partis d'existence s'appliquent à tout, de la cuisine au vêtement, aux images, aux musiques, aux dialectes, aux écritures, etc.

Il serait alors commode d'appeler ces trois moments des "mondes", en prenant monde dans l'acception courante de \*woruld, wereld, world, Welt <1B>. Les développements d'Homo auraient ainsi, jusqu'à aujourd'hui, instauré trois grands "mondes" : (a) le continu proche du monde 1, (b) le continu distant du monde 2, (c) le discontinu du monde 3. Avec ceci que, l'écriture ayant profondément modifié le continu proche du monde 1, il sera expédient de distinguer un monde 1A préscriptural, et un monde 1B scriptural.

Enfin, comme ces "mondes" vont ponctuer les moments successifs de ces accomplissements hominiens particuliers que sont les tectures, les

images, les musiques, les mathématiques, etc., nous écrirons même MONDE 1A, MONDE 1B, MONDE 2, MONDE 3. Ces majuscules, en saillant sur les pages, permettront au lecteur de savoir d'un coup d'oeil dans lequel des quatre destins-partis d'existence généraux se situent le phénomène dont on traite à un moment.

### 3. UNE ARTICULATION PHYLOGENETIQUE

Il est temps alors de se demander si les productions hominiennes que nous livrent l'histoire ou l'archéologie manifestent bien cette distribution en trois ou quatre moments. Il semble que oui, s'il est vrai qu'on peut illustrer chacun des "mondes" par des exemples qui s'inscrivent bien, géographiquement et historiquement, dans l'évolution générale envisagée. Voici tout à fait schématiquement ce qui se vérifiera dans la suite des chapitres.

1. Le continu proche ascriptural du MONDE 1A : Afrique noire, Polynésie, etc.

Toutes les populations hominiennes antérieures à la Grèce, ou qui encore aujourd'hui échappent à sa mouvance ou la refusent, illustrent le MONDE 1, celui où gens et choses s'élaborent selon des continuités s'établissant de proche en proche. Là chaque élément, qu'il s'agisse de le distinguer ou de l'assimiler, renvoie d'abord à l'élément voisin ; les ensembles résultent d'une concaténation agrégative plus ou moins pulsatoire, et ils ne se prélèvent jamais décisivement sur leur fond, avec lequel il garde un lien rythmique ostensible. La temporalité conjuguée à cet espace comporte assurément un passé et un avenir, mais qui sont des épaisseurs ou des résonances du présent.

La danse et la musique africaine, un mât totem de Polynésie ou des Indiens d'Amérique exemplifient bien ce destin-parti d'existence <5F>. Mais les structures et textures langagières ou culinaires ou matrimoniales le font autant. L'écriture est là ignorée ou refusée ou adventice. C'est pourquoi on dira ce monde "ascriptural" (sans l'écriture), et non pas "préscriptural" (avant l'écriture), ce qui supposerait indûment qu'il n'a pas encore l'écriture, et qu'il en manque plus ou moins.

2. Le continu proche scriptural du MONDE 1B : Sumer, Egypte, Olmèques-Maya-Aztèques, et l'Iran, la Chine et l'Inde avant les conquêtes d'Alexandre. Les empires primaires

Une ville ou une procession égyptienne, sumérienne, maya ou aztèque appartiennent également au continu plutôt qu'au discontinu. Avec une différence pourtant, qui affecte justement le couple proche/éloigné. Les Egyptiens, les Babyloniens, les Maya, les Aztèques ont non seulement produit des écritures, mais elles ont joué chez eux un rôle si paradigmatique qu'ils ont littéralement "écrit" les choses, les corps, les rapports sociaux tout entiers, jusqu'aux astres et aux dieux. L'anthropogénie distinguera donc un MONDE 1A ascriptural et un MONDE 1B scriptural.

L'écriture langagière eut même une telle emprise sur le primate redressé transversalisant que l'anthropogénie devra même distinguer des sous-moments dans le MONDE 1A scriptural. Ainsi, comme on le verra au chapitre 16, il se pourrait qu'autour de l'an 1000 BC le passage des

écritures insistantes et plasticiennes, qui régnaient depuis 3000 BC, à des écritures moins plasticiennes et plus contractuelles, comme la phénicienne, l'araméenne, l'hébraïque archaïque, aient inauguré un nouveau moment anthropogénique bien connu par le Pentateuque, et qui aurait été une préparation immédiate au continu distant qu'introduira le MONDE 2 grec.

### 3. Le continu distant du MONDE 2 : la Grèce et l'Occident

L'entrée en scène de la Grèce se fit avec fracas dans l'anthropogénie. En à peine deux siècles, on y vit Homo passer du continu proche du MONDE 1 au continu distant du MONDE 2.

En tous ordres s'établit une prise de distance physique, technique, sémiotique, une distanciation par laquelle chaque chose et chaque événement apparut comme un tout, Holon, c'est-à-dire comme un ensemble formé de parties intégrantes ("partes integrantes", diront les médiévaux), c'est-à-dire rendant ce tout intègre (in-teger, tangere, in-négatif, complet, non touché, non atteint). Au lieu que chaque élément d'un ensemble renvoie directement aux éléments contigus, et indirectement aux autres, il renvoyait maintenant directement au tout, à travers lequel indirectement son action-passion revenait aux les autres éléments. L'épaule de l'Apollon du fronton d'Olympie est modelée de telle manière qu'elle renvoie directement au tout du dieu, qu'elle propose ainsi comme un tout intègre, par la médiation duquel elle s'intègre alors -même aux autres parties. Chaque tout fut donc autant que possible une "bonne" forme complexe, laquelle, ainsi intégrée, se détachait ipso facto de son fond, et des autres touts. Quitte à ce que plusieurs touts forment eux-mêmes un tout plus compréhensif, dans les copositions (ponere, cum).

Ainsi chaque tout, et en particulier le corps d'Homo, fut un microcosme résumant le macrocosme se résumant en lui, selon une vue macromicrocosmique. Le rythme eut lieu à l'intérieur de chaque tout intégré, et éventuellement du tout que ces touts formaient parfois ensemble dans un chœur. Il n'englobait pas le fond sur lequel se prélevaient la forme.

La scène théâtrale grecque fut la réalisation la plus parfaite de cet idéal. Elle était construite de telle sorte que chaque acteur y fût saisi dans une "juste" distance, c'est-à-dire celle où il était visuellement, auditivement, tactilement totalisé. Le verbe tHeastHaï, qui partage sa racine avec tHéatron, le théâtre, et tHeôria, la théorie, exprime ce type de saisie globalisatrice. Toute théorie consistera à théatraliser, et ainsi à totaliser et globaliser un thème.

Le continu distant du MONDE 2 grec, si patent dans la statuaire et dans la peinture, se réalisa autant dans les phrases du discours, dans la perception géométrique de la mathématique qui privilégia le triangle et le cercle, dans la morale, dans la conception d'un logos universel, et déjà dans le mot cosmos lui-même, qui signifiait "ordre intégrant", et que les Romains, qui achevèrent d'initier le MONDE 2, traduisirent par "mundus", le "monde" (le non-immonde). En Occident, cette saisie dura sans guère de partage depuis le VIIIe siècle BC jusqu'au XIXe siècle. Sauf une interruption durant le haut Moyen Age.

4. Le continu proche et le continu distant en ambiguïté dans le MONDE 2-1B : l'Iran, l'Inde, la Chine, le Japon après les conquêtes d'Alexandre ; l'Islam arabe ; l'Occident durant le haut Moyen Age.

Les conquêtes d'Alexandre étendirent l'influence du MONDE 2 grec, depuis 300 BC, à l'Iran, puis à l'Inde, puis à la Chine, enfin à partir de 600 AD au Japon. De la forme grecque totalisatrice, ces régions adoptèrent le contour des figures les détachant du fond, ainsi que des parties relativement intégrantes. Mais elles s'arrangèrent pour garder quelque chose d'ostensiblement pulsatoire dans les parties, faisant du même coup que le contour ne détachent jamais trop décidément la forme du fond. Et ce que l'on observe dans les productions plastiques, sculptures, peintures, architectures, se retrouve dans les musiques, dans le discours, dans l'écrit, comme aussi dans les philosophies et les morales, dès qu'on les scrute de plus près.

L'Islam arabe, qui a subi à la fois les influences du MONDE 2 grec, celles de l'Iran du MONDE 2-1, et celles encore du MONDE 1B scriptural propose aussi une situation intermédiaire et composite suggérable par la désignation MONDE 2-1. Et cette désignation attire également l'attention sur de nombreux aspects de l'Occident entre 400 et 1033, et même jusqu'à 1400.

N'y a-t-il pas aussi des cas où le MONDE 2 aurait influencé le MONDE 1A, c'est-à-dire le continu proche dans son moment prescriptural, obligeant ainsi à considérer un MONDE 2-1B? C'est sans doute le cas de l'art d'Ife en métal du XIIIe siècle. Mais ces phénomènes sont trop rares et trop mal connus pour que l'anthropogénie puisse faire davantage que les signaler.

##### 5. Le discontinu du MONDE 3 : l'ingénierie généralisée contemporaine

Le discontinu du MONDE 3, pointant dès la seconde moitié du XIXe siècle, s'est inauguré décidément au début du XXe dans le cubisme analytique et synthétique, dans la musique dodécaphonique, dans la littérature de James Joyce, et plus généralement dans les effets quantiques rencontrés par la science, c'est-à-dire dans tous ces cas où il faut admettre qu'à partir d'un certain moment il n'y a plus toujours des intermédiaires d'intermédiaires, et qu'il y a entre deux états d'un système artistique, scientifique, moral, un saut qui les fait paraître chacun comme des "grains", selon une métaphore familière à la théorie des Quanta.

L'ensemble de cette situation neuve se résume en disant qu'Homo, qui, dans les civilisations prescripturales, s'était organisé sur des principes d'énergie modulée, comme le Kamo ("vivant") polynésien, puis dans les civilisations scripturales sur l'horizon du Dharma (ordre démultiplicateur) indien, du Tao (voie double) chinois, enfin du Cosmos-Monde (ordre plastique) grec, commence en plusieurs points de la Planète à se situer progressivement par rapport à l'Univers, le simplement tourné-vers-l'un (versus unum).

De cet Univers, il se perçoit souvent alors comme un état-moment, s'habituant à ses moeurs, où le discontinu bouscule à chaque pas le continu proche du MONDE 1 et le continu distant du MONDE 2, au profit d'un évolutionnisme compris comme toujours plus radical. Et cela d'autant plus que, devenu autoconstructor, Homo contrôle progressivement l'atome et le génome en une ingénierie généralisée, qui affecte le public et le privé.

\* \* \*

Cette distinction en "mondes" fait difficulté. Car c'est seulement dans le destin-parti de la Grèce, suivie par Rome, puis par l'Occident, que mundus, traduction de cosmos, a eu son sens propre d'ordre cosmétique, non-immonde. En sorte qu'en rigueur seul le MONDE 2 fut vraiment un "monde", et les expressions MONDE 1 et MONDE 3 sont quelque peu paradoxales. Dans la rigueur de l'anthropogénie, il eût donc mieux valu écrire : \*WORULD 1A, \*WORULD 1B, \*WORULD 2, \*WORULD 2-1, \*WORULD 3 <1A2>. Mais cette lourdeur aurait peut-être été intolérable.

#### D. UNE ARTICULATION DEGAGEANT L'HOMINIEN SOUS L'HUMAIN ET L'INHUMAIN

Il suit de ce qui précède que chaque production culturelle d'Homo ne prend son sens vrai que replacée dans un de ces trois ou quatre "mondes".

Un exemple clair en est donné par la désignation d'art nègre qui fut utilisée au début du XXe siècle. C'est que certaines dissymétries se retrouvent dans des oeuvres de Picasso à la veille du cubisme analytique et dans les sculptures africaines. Mais en s'en tenant là non seulement on manque le sens, mais on s'établit même dans un contresens. En effet, les deux arts envisagés ont seulement en commun de se situer en dehors de la problématique du MONDE 2 grec, laquelle est de produire des tous constitués de parties intégrantes et de se prélever sur le fond ; tous deux construisent indépendamment de la forme au sens grec, ce qui a fait dire naïvement qu'ils "déforment". Mais la similitude s'arrête là. Car les assymétries et les écarts "formels" d'une sculpture africaine déclarent le continu proche du MONDE 1 ascriptural, tandis que celles des Demoiselles d'Avignon déclarent le discontinu du MONDE 3 naissant. En Afrique, les éléments se réfèrent en renvoyant les uns aux autres de proche en proche, agrégativement ; chez Picasso ils renvoient les uns aux autres selon les fonctionnements discontinus de l'ingénierie généralisée, qui commençait à poindre. On ne saurait différer davantage.

Une autre illustration concerne l'échange extrême qu'est l'offrande meurtrière, ou oblation meurtrière, qu'en français on appelle sacrifice <6G2>. Les ethnologues ont acculé des recherches qui montrent que, si les "sacrifices" varient d'après les systèmes culturels où ils fonctionnent, ils s'inscrivent pourtant tous dans quelques choix essentiels. (a) Leur victime tantôt participe de ce avec quoi elle établit une communication, tantôt elle s'en distingue. (b) Elle engage souvent un homme devenant dieu, ou un dieu devenant homme. (c) On voit s'y refroidir le chaud, ou se réchauffer le froid. (d) Elle met les sacrificateurs en contact ou à distance. Etc.

Assurément, c'est là une approche moins paresseuse qu'une vue phénoménologique qui se contenterait, pour comprendre tel sacrifice particulier, de faire une description "eidétique" des victimes, en parlant de l'agneau tendre et innocent, ou du renard fuyant, subtil, fauteur de désordre ou de distanciation "excessive". Elle est moins paresseuse aussi que celle d'un évolutionnisme qui supposerait que certains sacrifices sont moins "civilisés" que d'autres, en raison de quoi les sacrifices humains auraient progressivement cédé la place au sacrifice animal, puis au sacrifice purement symbolique de l'hostie de la messe chrétienne. Moins paresseuse aussi qu'une vue psychanalytique qui ramènerait tout au meurtre du père. Enfin, qu'une vue naïvement

psychologique qui voudrait qu'il y ait là une façon de détourner sur une "bouc émissaire" la violence latente dans le groupe. Ou encore de permettre à Homo de détourner la mort ou de continuer la vie.

Pourtant, quelles que soient ces vues, peu de choses sont comprises anthropogéniquement aussi longtemps que l'on n'a pas tenu compte de l'articulation des "mondes". Prenons quelques similitudes sacrificielles : le Nommo dogon divin et humain meurt et renaît ; de même certains rois et reines africains ; de même encore les jeunes filles aztèques présentées par Sahagun ; et certains fervents de Civa ; et Jésus devenu le Christ ; même Che Guevara dans la magie d'un poster solarisé. Mais il n'y a pourtant pas d'anthropogénie du sacrifice, et l'on n'a pas quitté l'anecdote ou les apparentements d'herbiers, si l'on n'a pas remarqué à tout le moins que certains phénomènes sacrificiels semblables ont lieu dans le continu proche du MONDE 1A ascriptural (le Nommo dogon ou la reine lovedu) ; dans le continu proche du MONDE 1B scriptural (Aztèques) ; dans le continu distant du MONDE 2 grec (Iphigénie et les boeufs des hécatombes) ; dans une civilisation du MONDE 2 avec des rémanences du MONDE 1 (Jésus de Nazareth devenu le Christ) ; dans un contexte inaugurant des aspects du MONDE 3 (le poster du "Che" solarisé).

La classification minimale en trois mondes, loin d'être vague, éveille souvent à des précisions successives. C'est vrai, par exemple, que Jésus-Christ s'inscrit d'abord, dirait-on, dans le cadre du sacrifice, et il n'est pas difficile de produire tous les catéchismes assurant qu'il est "mort pour la rédemption de nos péchés", dans un rappel des sacrifices humains du MONDE 1 ; bien plus, des textes théologiques circonstanciés donnant à ce rachat l'armature d'un droit consonnant avec toutes les exigences du MONDE 2. Mais ce saut d'un "monde" à l'autre prévient utilement que l'essentiel n'est pas là ; qu'en l'occurrence l'idée de sacrifice et de rachat légal n'appartient guère qu'aux habitudes mentales des environnements culturels ; qu'elle n'a de consistance ni dans les Epîtres de Paul Tarse, ni dans les Confessions d'Augustin, ni dans le Mémorial de Pascal, ni dans les Passions de Bach, ni dans ce que Jaspers appelle "Les grands philosophes" ; qu'elle ne figure dans la somme théologique de Thomas d'Aquin que pour la forme. Partout, au contraire, il ne s'agit que de "fin de la loi", de "parousie proche", d'"agonie jusqu'à la fin des temps", de "corps mystique passant de la mort à la vie", ou encore de résurrection triomphale dans l'Eglise d'Orient. Il importe hautement à l'anthropogénie de ne pas s'enfermer dans les déclarations officielles.

Pareilles précisions interviennent tout autant quand il s'agit de situer deux érotiques, deux cuisines, deux vestimentations, deux façons de comprendre la maladie, la santé ou la mort, deux théâtres ou deux absences de théâtre.

Par là l'anthropogénie est une démarche particulièrement exigeante, puisque les concepts apparemment les plus stables, comme l'amitié, l'amour, la justice, le travail, le jeu, la guerre, la violence, l'humanité, l'inhumanité, le plaisir, la douleur, etc. ne peuvent jamais s'y entendre d'emblée, et donc de façon univoque. Pour elle, il n'y a de joie ou de tristesse, et a fortiori de vérité, que dans tel "monde", puis dans telle civilisation, dans tel pays, moyennant telle langue et telle croyance, à tel moment, et pour finir dans tel âge et aventure de tels spécimens particuliers. En ne confondant pas les stéréotypes expressifs avec les forces qui les portent.